

*Le
chat
qui a sauvé
Noël*

*Lili
Hayward*

NAMI
POCHE

Lili Hayward

Le chat qui a sauvé Noël

.....
« *Mina, s'il te plaît, prends soin d'elle.* »

Alors que Noël approche à grands pas, Mina reçoit cette note lapidaire de son parrain, dont elle est sans nouvelles depuis vingt ans. Malgré la douleur qu'a laissée son silence, elle garde un souvenir ému des merveilleuses histoires qu'il lui racontait enfant dans son cottage de Morgelyn, une petite île au large des Cornouailles. Aussi, lorsqu'elle apprend que Davy, hospitalisé, a besoin d'elle pour s'occuper de son chat, elle n'hésite pas à reprendre le chemin de cette île qu'elle n'a jamais revue.

Si elle espère enfin percer le mystère de cette longue absence, Mina est décidée à rentrer rapidement à Londres, où l'attend un quotidien bien rempli. Mais à Morgelyn, entre la magie de Noël, les traditions des îles Scilly et les légendes qui ont bercé son enfance, certains lieux ont le pouvoir de changer une vie...

**« Une parenthèse enchantée
bienvenue en fin d'année. » Sudinfo**

.....

Originaire du sud de l'Angleterre, **Lili Hayward** est une autrice passionnée par le folklore, les contes et l'histoire. Elle vit dans le Somerset avec son compagnon et un vieux chat noir aux idées bien arrêtées.

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

ISBN : 978-2-487606-42-5



8,90 euros

Prix TTC France

Texte intégral

Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Illustration : © Namasri Niumim



LE CHAT
QUI A SAUVÉ
NOËL

Titre original : *A Midwinter's Tail*

Copyright © Lili Hayward, 2023

Publié pour la première fois au Royaume-Uni en 2023 par Sphere.

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-42-5

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lili Hayward

LE CHAT
QUI A SAUVÉ
NOËL

Roman

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet



À mes parents

En paix, chaque jour, l'on se côtoie
Mon chat Pangur Bán et moi ;
Dans nos arts, nous touchons la félicité,
Moi la mienne et lui de son côté.

C'est parce qu'il pratique chaque jour
Que Pangur atteint la perfection de ses tours ;
Il m'offre sa sagesse jour et nuit,
Change l'ombre en ce qui luit.

Pangur Bán, poème anonyme

PROLOGUE

Morgelyn

Mina, est-ce que je t'ai déjà raconté l'histoire de cette île et d'où vient son nom ?

Tu vois, il fut un temps où cet endroit n'était pas du tout une île, mais une région du beau pays de Lyonesse, une contrée juste et lumineuse de prés et de grandes routes en pierre, de maisons et de vignes, où les gens s'enrichissaient du métal brillant extrait de la terre et où les marchands du monde entier venaient commercer et vivre en toute quiétude.

Jusqu'à cette sombre veille du solstice d'hiver où les habitants de Lyonesse, emportés par les festivités, au milieu de leurs épices, de l'étain et de leurs richesses, oublièrent de rendre grâce à la mer. Et la mer, qui avait toujours pris soin de modérer ses vagues pour eux, s'en offusqua. Elle entra en rage, rugissant de fureur comme seule la mer en est capable.

Bien sûr, les habitants de Lyonesse reconnurent aussitôt leur sottise, mais c'était trop tard.

De désespoir, ils lancèrent des pièces d'or dans les vagues, mais la mer les rejeta sur les rochers où elles se transformèrent en ajoncs scintillants. Les habitants versèrent alors des litres de leurs meilleurs vins dans les flots déchaînés, mais la mer les recracha en embruns dont les gouttes se changèrent en bruyère violette. Finalement, ils envoyèrent dans les profondeurs l'étain étincelant qui les avait enrichis, mais la mer le dispersa en clair de lune.

Et l'eau commença à monter, plus haut que le seuil des maisons, plus haut que les fenêtres, et enfin plus haut que le clocher de l'église. Les vagues s'abattirent tels des milliers de marteaux sur des milliers d'enclumes, et alors ce beau pays et sa population disparurent.

Tout disparut, à l'exception d'une jeune fille pré-nommée Morgelyn.

Elle était délicate comme l'aube et pauvre comme Job, et elle vivait, non pas dans un grand palais, mais dans une chaumière branlante sur la plage, en compagnie de sa chatte fidèle, Murr. Bien qu'elle ne possédât ni or ni bijoux, elle avait été la seule à ne pas oublier de rendre grâce aux flots, en tressant une modeste petite couronne de houx de mer et de bruyère. Et quand la mer, hurlant de fureur, avala la chaumière, Murr, usant de sa magie, transforma la couronne en radeau, auquel Morgelyn et elle s'accrochèrent pour survivre.

Ainsi, tandis que Lyonesse était engloutie, la fille et la chatte furent projetées sur les vagues et finirent

par s'échouer, trempées et transies de froid, sur le pic rocheux d'une montagne.

— *Oh, Murr, quel triste Yule* nous allons passer, pleurait Morgelyn. Nous n'avons que du sel à manger et des rochers comme couche.*

Si la mer était en colère, Murr l'était bien davantage. Et il n'y a rien de tel que la fureur électrique d'un chat pour attirer l'attention. La mer tourna le regard vers le sommet de la montagne. En voyant la fille, sa chatte et la modeste couronne qu'elles avaient confectionnée en son honneur, la mer eut honte.

Elle s'apaisa aussi vite qu'elle s'était emportée, cependant le mal était fait. La contrée scintillante de Lyonesse avait disparu, et il ne restait plus que les sommets des plus hautes montagnes, dont celle sur laquelle Morgelyn était assise, tremblante, serrant son chat dans les bras.

La mer rassembla alors des algues et les porta sur le rivage en guise de couverture. Elle trouva des branches d'ajonc doux et de bruyère odorante, cueillit des patelles et des moules, des palourdes et des huîtres, et les éparpilla sur les rochers tels des bijoux afin que la fillette et sa chatte puissent se nourrir. Aux quatre coins du globe, la mer récolta du bois flotté qu'elle leur apporta afin qu'elles se bâtissent un abri.

* Yule : fête païenne du solstice d'hiver. (Note de la traductrice.)

Avec le temps, les eaux baissèrent, les sommets des montagnes devinrent des îles, et tu connais la suite, ma chère Mina.

Bien sûr, si tu parles de cette histoire, on te rira au nez et on te dira que je ne suis qu'un vieux fou. C'est parce que les mots n'ont jamais été écrits ou, s'ils l'ont été, il y a longtemps qu'ils se sont changés en écume. Je ne connais cette histoire que parce que Murr me l'a racontée, et elle est bien placée pour le savoir, parce que ce rocher sur lequel Morgelyn a trouvé refuge, eh bien, c'est cette île. Et la hutte de bois flotté qu'elle a construite, c'est cette maison. Et le chat qui l'a sauvée de la tempête ?

Eh bien, ce n'est autre que Murr.

Le cri du courlis remplit mes oreilles et hante la minuscule crique retirée. Dans le soir d'hiver, les vagues sont délicates, douces comme du velours recouvrant un cœur qui bat farouchement.

La pancarte, perdue sous le lichen, a été effacée par le temps, mais je sais ce qui est écrit. Les lettres sont imprimées en embruns salés sur mes lèvres.

Morgelyn.

La dernière fois que j'ai posé le pied ici, la bruyère sur la pointe était plus haute que moi et une main tenait la mienne, guidait mes pas. Aujourd'hui, je suis seule. Je prends une inspiration et traverse le labyrinthe d'ajoncs en descendant vers le rivage.

Un bruissement, un claquement, et mes cheveux se hérissent sur ma nuque. J'ai la sensation qu'on me surveille. Dans les ombres, sous les genêts vêtus de leur floraison hivernale, des yeux verts comme la mer prennent vie en clignant.

— Murr ?

J'avance d'un pas ; le chat me tourne le dos et disparaît dans un tourbillon de pattes grises.

— Murr !

Je dévale le sentier étroit en suivant le chat, qui reste toujours hors de ma portée, me conduisant à travers les ajoncs sauvages jusqu'à ce que, finalement, la terre sous mes pieds laisse place au sable et que je me retrouve sur la plage. Devant moi, la petite maison scintille dans la pénombre. Une lanterne de navire, suspendue à un vieux crochet, illumine la pierre grise et une porte usée par les intempéries. Quelqu'un est assis et attend...

— Mina ?

Je relève les yeux d'un coup. Pas de cri de courlis, juste le hurlement lointain d'une sirène qui résonne dans les rues en contrebas. Les lumières de Londres se précisent derrière la fenêtre impeccable et se réfléchissent dans les eaux sombres de la Tamise.

— Ça va ? me demande Paola en me tendant une autre coupe de champagne.

— Oui, excuse-moi, dis-je en souriant. J'étais ailleurs.

À une autre époque.

Autour de nous, la fête de Noël de notre société bat son plein. Le bar privé sur le toit-terrasse ressemble à un monde merveilleux de sapins en plastique garnis de guirlandes clignotantes,

d'amoncellements de fausse neige éparpillés par terre, et d'énormes boules de Noël qui déforment les visages des convives comme les miroirs d'une fête foraine. Les cravates fantaisie se desserrent progressivement, les joues brillent davantage au fur et à mesure que le champagne circule et que l'on boit, l'estomac presque vide, uniquement nourri de minuscules et élégants canapés – un disque de dinde, une boule de gelée de cranberries – servis par un personnel aux petits soins, vêtu de pulls nordiques à la mode et coiffé de bonnets de père Noël. Je prends une grosse gorgée de champagne. On n'est que le 16 décembre. Noël commence de plus en plus tôt chaque année.

— Un signe de notre cible ? je demande en m'efforçant de me rappeler ce que je suis censée faire.

Les ongles brillants de Paola tambourinent sur son téléphone pendant qu'elle désigne le bar d'un mouvement de tête.

— À dix heures.

Il est là, vêtu d'un costume bleu impeccable – une bande de motif écossais à la cheville se révèle être sa seule concession à la saison. Il boit du whisky plutôt que le champagne gratuit. Jeremy Hunter-Thorpe. Le client figurant sur les listes de Noël de toutes les agences, celui qui pourrait éviter que je me fasse virer, *si* je parviens à le faire signer avec notre boîte avant la fin de l'année.

— Je n'arrive pas à croire qu'il soit venu, chuchote Paola. C'est le destin. Tu lui as déjà parlé ?

Je secoue la tête, les bulles de champagne crépitent dans mon nez.

— Ce n'est pas exactement le destin quand on sait que c'est le club privé le plus proche de ses bureaux.

— Allez, Mina. Tu le connais, non ?

— Mon père le connaît, réponds-je en grimaçant. Ils jouent au golf ensemble.

Paola m'adresse un sourire tordu. C'est l'assistante de notre équipe et elle fait partie du peu d'amis que j'ai au travail. Elle est trop gentille pour le souligner, mais nous savons toutes les deux ce qu'on raconte sur moi à la machine à café : « Elle a obtenu son job parce que son père connaît la moitié de la ville. Pour quelle autre raison Marianne l'aurait-elle embauchée ? Elle est nulle. »

Ce n'est pas vrai, mais je ne peux pas leur en vouloir de penser ça. La plupart d'entre eux sont tellement ambitieux que ça me donne le vertige, même sans les rumeurs de la direction concernant la « réduction » possible de l'équipe... « Votre travail manque de conviction » – c'est ce qu'on m'a renvoyé lors de mon dernier entretien annuel. Peu importe ce que je peux proposer, les projets sur lesquels je bosse, ou toutes ces fois où je me répète que j'ai de la chance d'avoir ce job, je donne toujours l'impression de présenter une

version faussée de moi-même. Je le sais, et eux aussi le savent.

Je prends une profonde inspiration en redressant les épaules. Qu'il connaisse ou non mon père, si je décroche Hunter-Thorpe comme client, mes patrons seront bien obligés d'envisager de me garder. Avec défi, je descends le reste du champagne – trop vite –, qui me dégouline sur le menton et goutte sur la coûteuse robe en soie verte que j'ai empruntée à ma belle-mère, Julia, dans ma tentative de paraître « festive ».

— Merde !

Paola, toujours serviable, se place devant moi.

— Va te nettoyer, dit-elle. Je le surveille.

— D'accord, merci.

Je récupère mon sac à main au vestiaire et vais me réfugier dans les toilettes pour dames. L'endroit est désert, heureusement. Des chants de Noël entonnés par une chorale s'échappent de je ne sais où et masquent le brouhaha de la fête.

J'ai vu trois navires entrer au port, le jour de Noël, le jour de Noël...

On est mi-décembre, mais j'ai le sentiment qu'il reste des milliers d'années avant que Noël soit derrière nous. Deux semaines encore de chansons éculées à la radio, de publicités pour les fêtes dans tous les bars, de café aromatisé au lait de poule et de « Où passeras-tu les fêtes,

Mina ? ». Appuyée contre le lavabo décoré de guirlandes, j'ai un soudain pincement au cœur en pensant à ma mère, qui me manque. Cela me prend encore par surprise, même après toutes ces années. Sans elle, Noël a toujours paru... vide. Rien d'autre qu'une journée de bavardage gêné avec mon père et ma belle-mère, à m'efforcer d'oublier combien ce moment était autrefois magique. En soupirant, je tamponne la tache de champagne avec une serviette en papier, puis je fouille dans mon sac en quête de mon rouge à lèvres.

Bien sûr, je ne le retrouve pas. Je sors des poignées de bazar : des mouchoirs, de vieux baumes à lèvres, des feutres à dessin dont je ne me suis pas servie depuis des mois mais que je ne peux imaginer jeter, une enveloppe froissée...

Je retourne l'enveloppe, de la taille de ma main, très abîmée, en fronçant les sourcils. Son adresse d'origine est recouverte par un autocollant fleuri. Elle a sûrement été expédiée depuis l'adresse de mon père par ma belle-mère, Julia. Je me rappelle vaguement la prendre au passage dans ma boîte aux lettres, le matin précédent, avant qu'une nouvelle journée de travail de quatorze heures ne me la fasse sortir de l'esprit.

J'inspecte le verso. L'adresse de l'expéditeur est inscrite en pattes de mouche à l'encre verte.

Morgelyn, îles Scilly, Cornouailles

Mon cœur s'emballe et, un instant, sous les chants de Noël, je crois percevoir l'appel d'un oiseau de mer.

Une partie de moi a envie de balancer l'enveloppe à la poubelle ou de la fourrer dans mon sac sans la lire, mais mes doigts me trahissent et déchirent le papier.

Une odeur s'en échappe aussitôt, luttant contre le désodorisant aux épices des toilettes : un mélange de végétation coupée et d'essence de térébenthine, une odeur si familière qu'elle me touche douloureusement. Hébétée, je glisse la main dans l'enveloppe et me pique sur quelque chose de pointu. Aussitôt, je lâche tout et le contenu se répand sur le carrelage.

Je lèche la perle de sang qui affleure sur mon doigt tandis que je contemple l'objet impossible qui repose par terre : une clé en métal rouillée qui doit bien avoir une centaine d'années. Un bout de papier est enroulé autour, tel un ruban, retenant un brin d'une étrange et spectrale plante verte piquante.

Du houx de mer. Le nom me vient, comme chuchoté à l'oreille.

Morgelyn.

Hésitante, je ramasse la clé. Elle est lourde, on la dirait sortie d'une histoire, à la fois réelle et imaginaire. Le bout de papier se détache dans un doux chuintement, et je le déroule pour déchiffrer

le message, rédigé à l'encre verte, d'une écriture que je pensais ne plus jamais lire :

Mina, s'il te plaît, prends soin d'elle.

— Davy ? je murmure.

La porte des toilettes s'ouvre en grinçant, laissant entrer une explosion de bruits de fête. Quelqu'un chante qu'on aimerait bien que ce soit tous les jours Noël.

— Qu'est-ce qui te prend tout ce temps ? souffle Paola. Il a l'air d'être sur le point de partir !

— J'arrive, je lui lance, toujours sonnée, les yeux rivés sur la clé.

Pourquoi cette clé est-elle ici, dans des toilettes londoniennes, et pas dans la poche d'un ciré jaune, mouillé par les embruns ? Pourquoi n'est-elle pas suspendue à un crochet, près d'une porte bleue usée par les intempéries ouvrant sur un sentier de sable ?

Des pattes légères rebondissent sur les rochers dans ma direction. Des yeux aussi lumineux que les fleurs d'ajoncs. Un chocolat chaud dans ma main engourdie, le sucre se mélangeant au sel sur mes lèvres. Le rire de ma mère quand nous courions pour éviter les vagues. La voix douce d'un homme, tissant une histoire de fantômes de Noël pendant que la tempête fouette les fenêtres.

— Hé ! s'exclame Paola en claquant des doigts. La Terre à Mina, tu m'entends ?

Je suis de retour dans ces toilettes et, derrière la porte, la fête continue.

— Oui, j'arrive.

Je fourre rapidement la clé et l'enveloppe dans mon sac, passe la main dans mes boucles brunes pour m'assurer qu'elles ne font pas de frisottis, et je rejoins Paola.

— Vas-y, m'enjoint-elle en enroulant une guirlande dorée autour de mon cou, comme une écharpe. Tu en es capable.

Je n'en suis pas sûre. J'ai la tête pleine de questions concernant la clé et le mot étrange, toutefois je relève le menton et me dirige vers l'homme au bar.

— Mr Hunter-Thorpe ? je demande d'une voix faussement assurée. Je suis Mina Kestle. Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés une ou deux fois ?

— Kestle...

Les yeux de l'homme se perdent au-dessus de ma tête, certainement à la recherche de quelqu'un de plus important.

— Vous êtes de la famille de Jonathan Kestle ?

Je lui adresse mon plus beau sourire professionnel.

— C'est mon père.

— *Non !* s'exclame Hunter-Thorpe qui me regarde vraiment, à présent.

Ses joues rondes se soulèvent dans un sourire quand il remarque la guirlande autour de mon cou.

— Oh, mais bien sûr, *Mina*. Je ne vous ai pas reconnue, vous êtes une adulte aujourd'hui.

Je me sers une autre coupe de champagne.

— En effet. Je travaille dans le coin, comme responsable marketing chez Felder, Price et...

— Oui, votre père m'a dit que vous y étiez employée. J'ai eu du mal à le croire. Après toutes ces histoires que vous avez faites parce que vous vouliez devenir une artiste, déclare-t-il en me gratifiant d'un grand sourire indulgent. Gerard et moi aimions beaucoup vos cartes de Noël.

Mon sourire se crispe. Les cartes étaient l'idée que mon père se faisait d'une stratégie de relations professionnelles. Tous les ans, il me demandait, au moment des fêtes, de dessiner spécialement pour ses clients et ses supérieurs. « C'est le facteur mignon », disait-il. Je m'en fichais. Cela occupait une partie du temps que je passais à la maison, pendant les vacances de l'internat, et cela nous permettait au moins d'avoir un sujet de discussion. C'était avant que l'art ne devienne un problème entre nous et une dispute permanente au sujet du temps et de l'argent gâchés. Il avait fini par exploser en découvrant que j'avais envoyé, dans son dos, ma candidature à une école d'art, plutôt qu'à une fac de droit, comme il le souhaitait.

« Je ne vais pas financer le fait que tu fiches ta vie en l'air », avait-il hurlé.

J'avais quitté la maison ce soir-là, à dix-huit ans, et je ne lui ai pas demandé un sou depuis.

Est-ce qu'utiliser son nom pour appâter Hunter-Thorpe ne revient pas un peu à la même chose ? J'écarte aussitôt cette pensée.

— Eh bien, je suis toujours dans le créatif, réponds-je. C'est pour cette raison que je voulais vous parler de votre dernière campagne. J'y ai réfléchi et je me demandais si on pouvait se rencontrer à ce sujet ?

Il suit des yeux un plateau de cubes de tourte à la viande revisitée.

— Je suis surbooké jusqu'à Noël, mais ma secrétaire pourra peut-être caser un chocolat chaud au nom du bon vieux temps. Nous allons en Écosse pour les fêtes, avec Gerard et les enfants. Il y a de très beaux parcours de golf. Vous passez les fêtes avec votre père ?

Ne vient-il pas d'accepter un rendez-vous ? Il finit son whisky, comme s'il s'apprêtait à partir.

— Oh, on ne fait pas grand-chose pour Noël, je murmure. Mais je vais appeler pour prendre rendez-vous afin de vous proposer quelques idées.

— Bien, bien. À la première heure mercredi. Mais à une condition, poursuit-il en pointant son verre vide vers moi. Que vous nous envoyiez une autre de ces adorables cartes. Gerry les aimait tellement.

— Bien sûr, dis-je en m'efforçant d'ignorer la poussée d'embarras et de frustration qui m'envahit. J'en serais ravie.

— Et saluez votre père de ma part ! lance-t-il en se dirigeant vers la sortie.

— Eh bien ? chuchote Paola en se glissant près de moi.

À l'autre bout de la salle, Marianne, notre boss, nous observe. Son regard d'acier jure avec les bois de renne clignotants perchés sur son crâne.

— Il a accepté, réponds-je, légèrement perplexe. Il a accepté de me voir avant les fêtes, mercredi matin...

Paola fait tinter son verre en le reposant et ajuste sa propre écharpe en guirlande.

— Je vais l'annoncer à Marianne.

Je la regarde filer vers notre boss. Soudain, la fête, la musique et les bavardages douloureusement bruyants sont trop pour moi. Mon verre à la main, je m'échappe sur la terrasse. La direction y a également déployé des efforts : il y a des couvertures de fausse fourrure sur les banquettes, des branches de sapin artificielles et des glaçons pailletés en plastique le long des rambardes. Je capte l'effluve d'une cigarette et je soupire dans l'air froid de la ville. Mon souffle flotte devant moi tels des mots sans forme. Je l'ai fait, j'ai obtenu un rendez-vous avec Hunter-Thorpe, comme tout le monde le voulait. Alors pourquoi cette sensation de vide ?

Je plonge la main dans mon sac pour en sortir la clé. Une pensée horrible et sombre s'est immiscée en moi depuis que je l'ai vue. Et ces mots : *s'il te plaît, prends soin d'elle.*

De qui, ou de quoi, parlaient-ils ? Et qu'est-ce que cela a à voir avec moi ? À moins que...

— Te voilà.

Paola se rue à l'extérieur, les joues en feu.

— Tu aurais vu la tête de Marianne quand je le lui ai annoncé. J'ai cru qu'elle avait avalé l'olive de son martini.

Je hoche vaguement la tête et son sourire s'estompe.

— Mina, qu'est-ce qu'il y a ? Et qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Je crois que c'est la clé de la maison de mon parrain, m'entends-je dire comme si l'idée n'était pas si absurde.

— Tu as un parrain ?

— J'avais. La dernière fois que je lui ai parlé, j'étais une enfant.

Je lui tends la clé et le mot enroulé. Paola fronce les sourcils en le lisant.

— « Prends soin d'elle. » De qui parle-t-il ?

La fourrure, collée par le froid, qui sent la mer déchaînée, un poids chaud et lourd contre moi qui s'endormait en ronronnant pendant que la tempête hurlait derrière la fenêtre.

Je secoue la tête pour balayer ce souvenir.

— Je ne suis pas sûre. Davy avait une chatte, elle s'appelait Murr, mais c'était il y a des années de ça.

Elle plisse les yeux en fixant le morceau de papier.

— Alors, il te demande de prendre soin de son chat ? Il s'en va pour Noël ou un truc dans le genre ?

Le nœud d'angoisse dans mon ventre se resserre. Du plus loin que je me souviens, Davy quittait rarement les îles, quittait rarement sa maison et sa plage. Je sors mon téléphone et, alors que Paola me demande encore si ça va, je tape le nom que je me suis efforcée d'oublier pendant presque vingt ans.

Davy Penhallow.

Les résultats de ma recherche me conduisent à une page intitulée *Artistes de Cornouailles*.

Davy Penhallow

Peintre de paysages marins à Morgelyn,
îles Scilly.

Écrivain, peintre et poète connu pour sa vie solitaire, surnommé le « Vieil homme de la mer », et pour ses exceptionnels paysages maritimes hivernaux. L'œuvre de Penhallow témoigne d'une profonde connaissance du folklore, des mythes et légendes de Cornouailles, ainsi que d'un amour pour la minuscule île tourmentée de Morgelyn, à vingt-huit miles au sud-ouest de la pointe de Cornouailles.

Il y a un onglet : une photo en noir et blanc, vieille de dizaines d'années, qui le présente exactement comme dans mon souvenir. Des cheveux

blonds ébouriffés entremêlés de gris, un sourire timide, vêtu d'un pull de pêcheur. Il porte un chat dans ses bras, une énorme créature à la fourrure grise presque floutée par la photo.

Aucune information pour le contacter, excepté l'adresse d'une galerie de St Martin, une des plus grandes îles.

Paola me demande une nouvelle fois si ça va, mais je suis incapable de répondre. Devant ce portrait de Davy, ma mémoire, aussi floue que cette mauvaise photo, a débordé. Un Noël magique qui remonte à tellement d'années, mon dernier Noël vraiment heureux, en fait. Je me rappelle une balade en bateau en haute mer, une cheminée, une minuscule boutique, le contact du pull doux de ma mère contre ma joue pendant que les gens chantaient tard dans la nuit, dans un vieux pub du village. Je me rappelle les décorations peintes, l'odeur salée et végétale du houx de mer, une histoire d'autres mondes, racontée près de l'âtre, le soir de Noël.

L'air froid et embrumé me pique les yeux, et je me rends compte qu'ils sont emplis de larmes.

— Mina, souffle Paola en me prenant le bras, qu'est-ce qu'il y a ?

Je m'essuie le visage en oubliant que je suis maquillée.

— Désolée. C'est juste le choc. Cela fait presque vingt ans que nous ne nous sommes pas parlé. Et maintenant, ça.